



La chevalerie

La chevalerie est d'abord une image, celle des nobles héros aux armures étincelantes, brandissant des bannières aux couleurs chatoyantes pour se jeter, la lance ou l'épée au poing, au secours de l'affligé, de la veuve et de l'orphelin. L'ouvrage de Jean Flori, directeur de recherches au CNRS et au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale nous montre que la réalité est plus complexe et que la chevalerie telle qu'on nous la présente depuis notre plus tendre enfance est le résultat d'une évolution chaotique.

L'origine du mot chevalier est elle-même ambiguë. Héritier de la civilisation romaine et des influences germaniques, le terme désigne un guerrier à cheval plus qu'un cavalier qui n'a pas nécessairement les moyens d'entretenir chevaux et armes. Le terme s'applique assez tôt à un personnage d'un rang social honorable mais ne devient un titre de noblesse que dans le courant du XIIe siècle. Car si la chevalerie a partie liée avec la noblesse, elle ne peut lui être totalement assimilée.

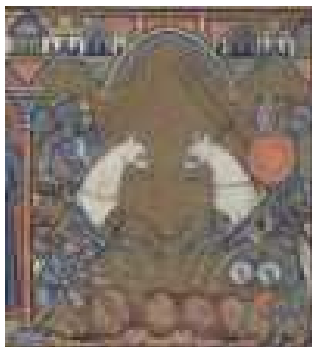


C'est en ce même siècle que se fixe le rituel chevaleresque. Comprenant une partie militaire (l'adoubement), qui est significative de la cooptation et de l'initiation à travers une reconnaissance des aptitudes, il comprend aussi une partie religieuse (bénédition des armes, serment) qui traduit la christianisation de l'institution par une église désireuse de conforter sa mainmise sur la société et ses institutions de paix et qui concourt à donner à l'ordre chevaleresque les bases de sa fonction éthique.



C'est que la chevalerie devient au XIIIe siècle autre chose qu'un groupe professionnel : à l'ancien code déontologique de la chevalerie guerrière des premiers temps, fondé sur le devoir d'obéissance au seigneur, se substitue une communauté sociale et éthique qui se moralise. Les chansons de geste font alors l'apologie d'une chevalerie où la prouesse est une vertu morale avant d'être une démonstration de force et d'adresse. Ainsi les rois, parés de toutes les vertus, ne manquent plus de se faire parer chevalier à partir du règne de Louis VII armé en 1097 - à l'insu de son père qui manifestait encore de la méfiance envers ce groupe d'homme hétéroclites.

Dans cette chevalerie muée en ordre, on rencontre l'ancienne aristocratie détentrice du pouvoir banal (le pouvoir de justice) et protégée par les contraintes lignagères, les vassaux établis sur leurs fiefs, les cadets sans emploi des lignages trop nombreux, voire des soldats issus de la paysannerie et distingués par leurs exploits. La chevalerie les protège tous contre la confusion avec des aristocraties plus récentes, nées du service administratif et judiciaire des princes aussi bien que de l'acquisition par des bourgeois de biens immobiliers ou même de seigneuries entières. Quant à la tendance à l'hérédité, elle se manifeste dès le XIIIe siècle : le fils du chevalier est écuyer, ce qui affirme son aptitude héréditaire à la chevalerie.



Si le XIVe siècle exalte l'idéologie de la chevalerie, il en initie également le déclin. L'évolution des armées au cours de la guerre de Cent Ans a conduit à l'affaiblissement de sa fonction, malgré ses tentatives d'adaptation. Le bouclier s'amenuise avant de disparaître ; le heaume se ferme, muni d'une visière ; l'armure se fait plus rigide alors que le cheval lui-même est protégé, le chevalier se muant avant l'heure en une sorte de blindé lourd, lent quoiqu'invulnérable quand il est à cheval mais proie facile quand il est à terre. Les batailles de Crécy (1346) puis d'Azincourt (1415) révèlent la supériorité croissante de l'infanterie et de l'archerie, bientôt de l'artillerie. Dans le même temps, l'évolution s'accélère, qui conduit de l'ancien ost féodal - le service militaire que doit le vassal à son suzerain - à l'armée soldée de professionnels recrutés par contrats, puis aux armées nationales permanentes (Charles V). Le sentiment national se développe, affaiblissant du même coup les valeurs à la fois universelles et individuelles de la chevalerie.

À la fin du Moyen Age, il ne subsiste de la chevalerie qu'un ensemble de vertus, un code d'honneur, un comportement aristocratique fait de largesses et de hauteur, de fastes et de bonnes manières, de recherche de gloire et de respect des faibles : un code qui a inspiré les « lois de la guerre » et modelé les mentalités par l'idée que « noblesse oblige ».



Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age*, La vie quotidienne, Hachette.